

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 19 juin 2024. SPONTINI : La Vestale. E. Hache, M. Spyres, J. Behr, E. M. Hubeaux... Lydia Staier / Bertrand de Billy.

Créée en 1807 à l'Académie Impériale de Musique, *La Vestale* de Gaspare Spontini (en hommage à l'Impératrice Joséphine, grande bienfaitrice du compositeur italien) a connu plus de deux cents représentations jusqu'en 1854, avant de disparaître des radars de l'Opéra National de Paris (une production scénique de l'ouvrage a cependant été donnée en 2013 au TCE)... jusqu'à cette résurrection, en ce mois de juin 2024, à l'Opéra Bastille – un ouvrage qui aurait trouvé un écrin plus favorable et adéquat au Palais Garnier, mais ne boudons pas notre plaisir de découvrir cet ouvrage grandiose, qui contient en lui tous les germes du Grand-Opéra français dont Rossini puis Meyerbeer se feront les principaux chantres...



La légende de Julia qui laisse s'éteindre le feu sacré dans le temple de la déesse Vesta à Rome a hanté les compositeurs de la moitié du XVIIIème siècle jusqu'à la moitié du XIXème, comme en témoignent une *Vestale* composée par Gluck en 1755, jusqu'à celle écrite en 1840 par Mercadante pour le Teatro di San Carlo de Naples. En 1807, Spontini – installé à Paris depuis quatre ans après avoir tenté de s'imposer (en vain) en Italie avec des ouvrages considérés comme mineurs – rencontre le librettiste **Etienne de Jouy** avec lequel il entame une longue collaboration. Nommé compositeur particulier de la Chambre de S.M. L'Impératrice en 1805, il écrit d'abord *Julie ou le pot de fleurs* (monté à l'Opéra de Rennes il y a quelques années...), avant cette *Vestale*, qui le consacre comme l'une des plus importantes personnalités de la musique en Europe, et lui assure – avec *Fernand Cortez*, *Agnes von Hohenstaufen* et *Olympie* (donnée assez récemment, de son côté, au Théâtre des Champs-Élysées...) – une très grande renommée.

Trouver aujourd'hui une interprète capable de se mesurer au rôle si difficile de Julia (marqué par d'illustres devancières comme Maria Callas, qui interpréta l'héroïne dans une production restée légendaire, signée par Luchino Visconti pour

La Scala de Milan en 1954) n'est pas chose évidente, surtout quand on paie de malchance avec le retrait de la chanteuse prévue, en l'occurrence la superbe soprano dramatique franco-sud-africaine **Elza van den Heever**, pour les deux premières représentations, pour raison de santé. Par bonheur, **Alexander Neef** a eu la main heureuse en confiant la "doublure" de Mme van den Heever à la soprano française **Elodie Hache**, qui nous a tout simplement éblouis le mois dernier dans le rôle de Hermosa [dans le non moins rare Tribut de Zamora de Charles Gounod à l'Opéra de Saint-Etienne](#). Car le moins que l'on puisse dire, c'est que cette fabuleuse chanteuse – injustement écartée des plus grandes scènes nationales (et internationales !) qu'elle mérite – affronte avec beaucoup d'aplomb les périls de ce rôle terriblement tendu, et que ses infinies qualités vocales y rivalisent à parts égales avec ses superbes talents d'actrice. Elle surmonte sans grands efforts particuliers les redoutables écueils du deuxième acte avec noblesse et sensibilité, et son grand air du II "*Toi que j'implore avec effroi*" est particulièrement et méritoirement applaudi.



Le baryténor américain **Michael Spyres** possède aujourd'hui les

moyens exacts de Licinius, avec une voix ayant encore gagné en projection et en résonance dans le bas du registre, très sollicité dans ce rôle parfois plus proche du baryton que du ténor. L'aigu n'a rien perdu de sa lumière, et le phrasé impressionne par son intensité et son absence d'affectation. Impossible de trouver mieux aujourd'hui dans ce type de répertoire, dont *La Vestale* constitue l'un des premiers jalons. De son côté, la basse française **Jean Teitgen** possède la noblesse et l'autorité dans la déclamation que requièrent son personnage, tandis que la mezzo suisse **Eve-Maud Hubeaux** atteint l'idéal dans la tessiture impossible de la Grande Vestale. Même si elle est plus à l'aise dans l'aigu que dans le grave, elle réussit à lui conférer densité et émotion. Enfin, **Julien Behr** fait un sort à Cinna, avec son ténor puissant qui le rend très crédible au moment de prendre les oripeaux de chef à la place de Licinius...

Las, après avoir déçu avec une *Salomé* récemment reprise *in loco*, la metteuse en scène américaine **Lydia Staier** nous inflige à nouveaux ses marottes, c'est-à-dire son goût prononcé pour les corps martyrisés et ensanglantés, et elle ne nous épargne rien dès le début avec ces cadavres pendus par les pieds depuis les cintres, et aussitôt des hommes lourdement armés violentant un homme à jardin, tandis qu'à court la Grande Vestale humilie à qui mieux mieux certaines de ses jeunes recrues, à qui elle inflige le fouet jusqu'au sang. Plusieurs scènes de corps dénudés, sanglant et agonisant plus tard, les coups de mitraillettes qui transforment le lieto fine du livret en carnage, contrariant ainsi non seulement les intentions du compositeur et de son librettiste, mais surtout saccage les sublimes derniers accords de la partition de Spontini. Comme la plupart de ses confrères adeptes du regietheater, elle essaie ici de plaquer l'un de ses romans de chevet sur le livret original, en l'occurrence *La Servante écarlate* de Margaret Atwood (qui dénonce le totalitarisme religieux...), et qui, s'il fait écho à notre triste époque et tisse des liens avec *La Vestale*, ne se réduit pour autant pas

à ça... Les huées ont fusé dès le premier acte, et sans crier avec loupes, avouons que La Vestale aurait certes mérité un meilleur traitement scénique...

Enfin, sans atteindre la grandiose direction de l'ouvrage qu'en a exécuté Riccardo Muti, le chef français **Bertrand de Billy** obtient de bien beaux accords de la part d'un **Orchestre de l'Opéra National de Paris**. Malgré quelques coupures, dont une grande partie des ballets, sa direction s'appuie sur la belle assise des cordes, dont la ligne est parfois agitée, et plus encore sur la couleur nostalgique du cor, instrument très sollicité dans la partition, qui donne ici beaucoup de noblesse à un spectacle qui en manque par ailleurs cruellement.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 19 juin 2024.
SPONTINI : La Vestale. E. Hache, M. Spyres, J. Behr, E. M. Hubeaux... Lydia Staier / Bertrand de Billy. Photo (c) Guerguena Damianova.

VIDEO : Teaser de « La Vestale » de Gaspare Spontini selon Lydia Staier à l'Opéra National de Paris

**INVALIDES 2024 – 2025. 31ème
saison musicale. L'esprit de
Locarno / Une certaine idée
de la France, L'Exil / 350ème
anniversaire de la Fondation
des Invalides... Le Cercle de
l'Harmonie, Les Talens
Lyriques, Roberto Alagna,
Karine Deshayes, Isabelle
Druet, Ensemble Contraste,
Johan Farjot, Orchestre
Symphonique de la Garde
Républicaine...**

**Le Musée de l'Armée-Les Invalides
propose, pour sa saison musicale 2024 –
2025, un nouveau cycle de concerts parmi
les plus riches de la Capitale, et ce
dans le cadre patrimonial grandiose qui
l'accueille, l'Hôtel National des
Invalides, chef d'œuvre architectural**

**édifié sous le règne de Louis XIV...
Généreuse et originale, la saison
musicale est conçue par Christine Dana-
Helfrich, conservatrice en chef du
Patrimoine et cheffe de la Mission
Musique du musée de l'Armée-Les
Invalides.**

Cette 31ème saison affiche une grande richesse, et une belle originalité thématique, soit au total 37 concerts, d'octobre 2024 à juin 2025, entre guerre et paix, avec 3 cycles thématiques : « *L'Esprit de Locarno* » et « *Une certaine idée de la France* ». Un 3ème cycle musical sera, lui, dédié à l'histoire des Invalides : « *Si les Invalides m'étaient contés* »...



SAISON MUSICALE DES INVALIDES

2024 – 2025

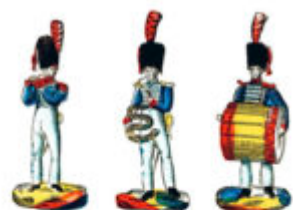
Le premier cycle / « l'Esprit de LOCARNO » propose 11 concerts, programmés à l'occasion du centenaire des accords de Locarno (16 octobre 1925), scellant les bases d'une (fragile) réconciliation franco-allemande, suscitant l'espoir d'une paix durable, hélas rapidement démentie. *« La paix après la guerre est aussi difficile à gagner que la guerre elle-même »*, rappelle Georges Clémenceau. Pendant l'entre-deux-guerres, c'est toute la vie artistique et musicale qui est en proie aux

déchirements et aux antagonismes, entre nationalistes exacerbés, volontiers dogmatiques et autoritaires, et émergence des mouvements paneuropéens... visionnaires. Certains envisagent d'exclure des concerts tous les compositeurs non français... hérésie rétrograde qui contredit l'universalité des génies de Bach, Mozart, Beethoven... L'admirable Suite française n° 5 de Bach et la Fantaisie ainsi que la Sonate en ut mineur de Mozart rappellent à ce devoir de tolérance et de vision pan européenne...

Le second cycle / « Une certaine idée de la France », en lien avec l'exposition du Musée de l'Armée sur les artistes et la France libre, rassemble 16 concerts, à l'affiche de nov 2024 à mars 2025, autour du thème de **l'EXIL**, tant physique qu'intérieur, provoqué par la montée du nazisme et le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi migrent jusque vers les USA, les compositeurs menacés, inquiétés : Schönberg, Korngold, Milhaud, Bartok ou Stravinski...

Quand l'exil ne se traduit pas par une immigration forcée, il peut aussi revêtir la forme, non moins douloureuse, d'un exil intérieur, réduisant parfois au silence artistes, poètes, créateurs ; aux côtés des écrivains, Louis Aragon, Paul Éluard ou encore Jean Cassou, nombre de musiciens demeurent malgré l'occupation et se terrent dans le silence... Mais la puissance de leur art, outre la résistance et la clandestinité pour lesquelles certains s'engagent, reste l'ardent vecteur d'une inextinguible créativité. L'art comme arme guerrière, résiliente, combattive...

A noter, le concert d'ouverture de la saison 2024-2025, jeudi 10 octobre prochain, qui consacre **Beethoven** (Cercle de l'Harmonie / Jérémie Rhorer, direction avec la pianiste Mari Kodama). □ **Enfin, 3ème volet thématique**, parce que l'année 2025 marque également le **350ème anniversaire de la Fondation des Invalides par Louis XIV**, le cycle musical « *Si les Invalides m'étaient contés* », accompagne naturellement le nouveau parcours permanent que le musée consacre à l'histoire du site : « **Les Invalides : entre histoire et mémoires** ». Dans



CALENDRIER
2024—2025



l'architecture même voulue par Louis XIV s'exprime la munificence royale envers ses soldats... Ainsi la résurrection du célèbre Office de Saint-Louis (extrait d'un joyau des collections du musée de l'Armée, l'antiphonaire des Invalides, l'un des temps forts de cette nouvelle saison musicales aux Invalides)...

☐☐ Quelques temps forts de la saison musicale des INVALIDES

Saison 2024 – 2025

OCTOBRE :

Ouverture de la saison

Le 10 OCTOBRE 2024 – 20h

Beethoven,

Le Cercle de l'Harmonie / Jérémie Rhorer

Soliste : Mari Kodama, piano

Beethoven : Concerto pour piano n°1, opus 15 (1800)

Symphonie n°5 opus 67 (1808)

NOVEMBRE :

7 NOVEMBRE 2024, 20h

La Dolce Vita : voyage en Italie

Roberto Alagna, ténor / Yvan Cassar, piano

De Verdi à... Morricone

18 NOVEMBRE 2024, 20h

De Gaulle par Francis Huster

Emmanuelle Bertrand / Pascal Amoyel

Saint-Saëns, Poulenc, Debussy...

28 NOVEMBRE 2024, 20h

En résistance !

Choeur de l'Armée française, Aurore Tillac

/ Orch symphonique de la Garde Républicaine, Sébastien Billard

Nicolas Dautricourt, violon

Poulenc, Alain, Barraine, Ferrat, Korngold...

DÉCEMBRE :

2 DÉCEMBRE 2024, 20h

L'Heure Bleue

Le Concert Idéal / Marianne Piketty

Hersant, Chostakovitch, Hartmann

5 et 10 DÉCEMBRE 2024, 20h

Grands Choeurs de musiques de films avec orchestre

Choeurs, Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich

Korngold, Copland, Williams, Vangelis, Morricone...

12 DÉCEMBRE 2024, 20h

Le piano de Roustem Saitkoulov

Orchestre de la musique de l'Air et de l'Espace

Claude Kesmaecker

Milhaud, Ibert, Bartok, Tomasi...

16 DÉCEMBRE 2024, 20h

Musiques de l'Exil

Sonia Wieder-Atherton, violoncelle

Alexander Paley, piano

Chants juifs liturgiques, Messiaen, Dutilleux...

19 DÉCEMBRE 2024, 20h

Folle soirée à Vienne

Ensemble Contraste

Johan Farjot / Marianne Croux...

Mozart, Strauss, Lehar, Waldteufel...

2025

23 JANVIER 2025, 20h

Ici Londres !

Orchestre symphonique de la Garde Républicaine

Sébastien Billard

Svetlin Roussev, violon

Bizet, Beethoven, Ravel...

27 JANVIER 2025, 20h

Cabaret de la France libre

Isabelle Druet, mezzo-soprano

Les Lunaisiens

Lily Pons, Marlène Dietrich, Joséphine Baker...

6 FÉVRIER 2025, 20h

Requiem pour la Paix

Orch symphonique de la Garde Républicaine

Choeur OCUP, Sébastien Billard

Connesson, Barraine, Tomasi

6 MARS 2024, 20h

Une soirée chez Mozart

Orchestre de chambre de Mannheim

Paul Meyer, Jean-Paul Gasparian

10 MARS 2025, 20h

Joueurs de viole en exil

Étudiants de la Royal Academy of Music – Londres,

et du Conservatoire de Paris

Purcell, Jenkins, Lawes, Charpentier, Moulinié

13 MARS 2025, 20h

En Exil aux USA

Orch symphonique de la Garde Républicaine

Sébastien Billard /soliste : Aurélien Pascal, violoncelle

Bartok, Stravinsky, Honegger...

17 MARS 2025, 20h

Marie-Laure Garnier et Juliette Hurel

Tristan Raës, piano

Ibert, Dutilleux, Arma, Varèse, Jolivet, Martin...

24 MARS 2025, 20h

Gary Hoffman /

Jean-Philippe Collard

Fauré – Hindemith – Honegger

3 AVRIL 2025, 20h

Beethoven et l'Empereur

Orchestre et chœur de Paris

Sciences et Lettres /

Julien Rezak / Johan Farjot /

Soliste : David Kadouch, piano

Beffa – Beethoven

10 AVRIL 2025, 20h

Viva Rossini

Karine Deshayes /

Orchestre de l'opéra

de Rouen / Victor Jacob

Rossini

28 AVRIL 2025, 20h

Les Talens Lyriques

Christophe Rousset, direction

Louis XIV au crépuscule

Lysandre Châlon, baryton
Couperin – Montecclair

15 MAI 2025, 20h

Une soirée avec Elsa Grether
Orchestre de la musique
de l'Air et de l'Espace /
Claude Kesmaecker /
Soliste : Elsa Grether, violon
Weill – Honegger – Strauss...

19 MAI 2025, 20h

Opéra de Quat'sous
Raquel Camarinha / Raphaël
Sévère / Matteo Cesari /
Trio Karénine / Yoan Héreau
Fauré – Schönberg – Weill

26 MAI 2025, 20h

Quatuor Zaïde aux Invalides
Quatuor Zaïde / Tristan Raës
Fauré – Weill – Vierne

2 JUIN 2025, 20h

De Beethoven à Saint-Saëns
Dana Ciocarlie, Jacques
Gauthier et Jérôme Granjon /
Marie Charvet / Akiko
Nanashima / Marc Desmons /
Philippe Muller / Mathieu
Dufour / Olivier Doise /
Laurent Lefèvre

Beethoven – Saint-Saëns
D'Indy – Demersseman

5 JUIN 2024, 20h

L'Antiphonaire des Invalides
Ensemble Organum /
Voix d'hommes et orgue /
Marcel Pérès

Antiphonaire des Invalides

12 JUIN 2025, 20h

Hommage à Romain Rolland
Lambert Wilson
Orchestre symphonique
de la Garde républicaine /

Sébastien Billard

Beethoven – Debussy – Strauss

16 JUIN 2025, 20h

De Mozart à Franck

Muhiddin Dürreoglu /

Olivier Peyrebrune /

Dong-Suk Kang / Alexandre

Pascal / Julien Szulman /

John Stulz / Marie Hallynck /

Florent Héau

Mozart – Vaughan-Williams

Puccini – Franck

19 JUIN 2025, 20h

Concert des Révélation

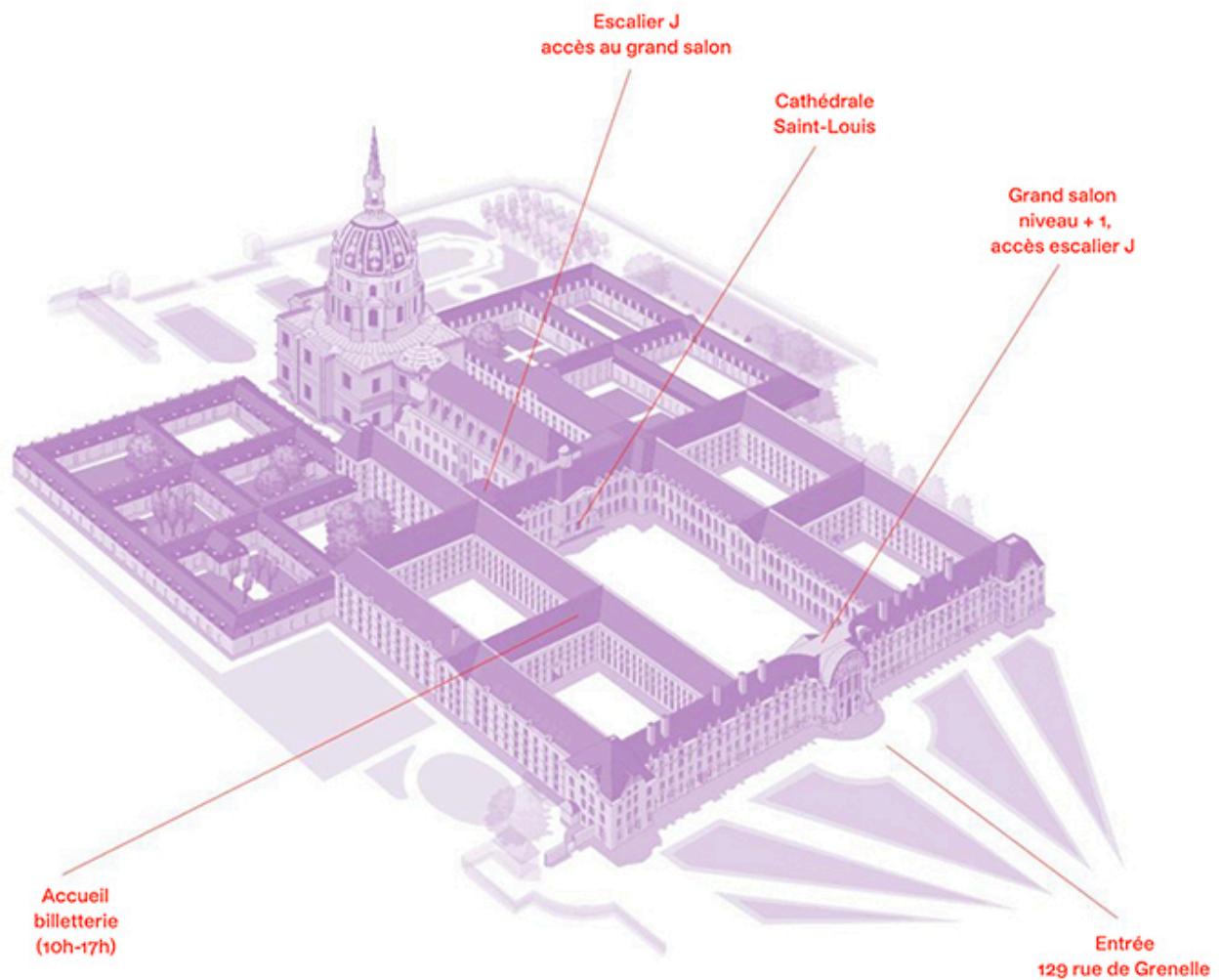
de la musique classique 2025

TOUTES LES INFOS, le détail des programmes et des distributions, les modalités de réservations, accès et billetterie en ligne, sur le site des INVALIDES, saison musicale :

<https://www.musee-armee.fr/au-programme/saison-musicale-invalides.html>

Consultez aussi la brochure en ligne :

<https://www.calameo.com/read/007399258e2916b64d6ee?view=book&page=1>



**CRITIQUE, opéra. ROUEN,
Théâtre des Arts, le 18 juin
2024. WAGNER : Tristan und**

Isolde. D. Johansson, C. Filipcic, S. Cooke, N. Elsborg... Philippe Grandrieux / Ben Glassberg.

Poursuivant son travail innovant et radical depuis qu'il est à la tête de l'Opéra de Rouen Haute-Normandie, Loïc Lachenal a proposé (en collaboration avec l'Opéra Ballet des Flandres, et son homologue Jan Vandenhouwe) au cinéaste français **Philippe Grandrieux** de mettre en images, pour sa première mise en scène d'opéra, le sublime titre lyrique qu'est *Tristan und Isolde* de **Richard Wagner** (notre opéra préféré !). Le réalisateur de « *Sombre* » et « *Malgré la nuit* » en propose une vision fascinante et hypnotique, qui repose sur l'emploi intensif d'images vidéo, à l'instar du travail de Bill Viola / Peter Sellars dans la désormais mythique production de l'Opéra de Paris, donnée pour la première fois en 2005. Il reprend l'idée d'une expérience immersive pour les spectateurs, d'autant plus totale ici qu'il a souhaité supprimer le sur-titrage afin que rien ne vienne capter leur attention, hors de ces mêmes images vidéo, projetées sur une tulle séparant la salle de la scène, alors que les chanteurs n'apparaissent que de manière fantomatique derrière, le plateau étant plongé dans une quasi

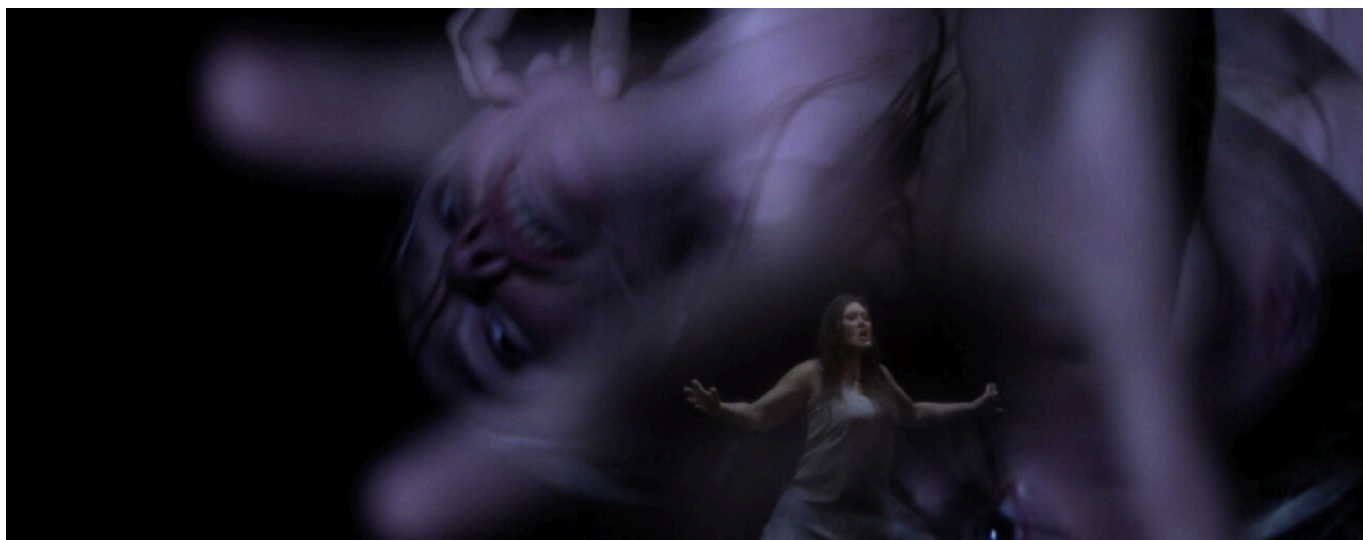
totale pénombre, sans le moindre élément de scénographie visible.



Chaque acte portait un sous-titre à Anvers (ville, qui a eu la primeur...) : la « Rage » pour le I, la « Luxure » pour le II, et la « Tristesse » pour le III, mais à Rouen ils ont été supprimés... Une actrice (contre trois différentes à Anvers...) incarne à l'écran ces trois états d'âme d'Isolde, et expose son visage et surtout son anatomie, jusque dans ses aspects les plus intimes, scrutés et fouillés pendant de longs mois par les caméras de Grandrieux. Des images qui se superposent parfois, souvent convulsives et syncopées, mais d'une troublante beauté visuelle. À ces images de corps de femme nue se rajoutent des visuels plus végétaux ou marins, pendant les deuxième et troisième actes, d'une fascinante beauté également, les éléments naturels faisant écho aux soubresauts des corps. Coup d'essai, coup de maître pour un spectacle que nous qualifierons de magistral, mais qui n'a pas été visiblement vécu de la même manière par un public rouennais de plus en plus clairsemé après chaque entracte...

Étoile montante des sopranos dramatiques wagnériennes, la soprano argentine **Carla Filipcic** s'inscrit d'emblée dans la

grande tradition des chanteuses qui ont marqué le rôle durant les dernières décennies. Ses atouts sont considérables : richesse du timbre, flexibilité de la ligne, endurance à toute épreuve, sans oublier une puissance vocale impressionnante. Bref, elle passe la rampe avec une aisance sidérante : après les orgies sonores de ses éclats au I et les longs mélismes sensuels du duo du II, elle parvient dans un état de fraîcheur inhabituel à la "Mort d'Isolde", qu'elle caresse d'une voix souple, se fondant finalement dans l'orchestre pour y sombrer dans une pure extase. Grandiose ! Face à elle, le ténor suédois **Daniel Johansson** ne démérite absolument pas. Tout au long de la fameuse scène d'agonie, sa vaillance est de celle qu'on n'expérimente pas souvent au théâtre. Les registres magnifiquement soudés lui permettent de parcourir toute la gamme des émotions, sans esquiver aucune des difficultés de ce rôle meurtrier, et sans le moindre signe de surmenage... Un grand *bravo* à lui aussi ! De son côté, la superbe basse danoise **Nicolai Elsberg** campe un Roi Marke exceptionnel, encore plus humain et émouvant qu'à l'ordinaire. La mezzo étasunienne **Sascha Cooke** est une superlative Brangäne, avec ce qu'il faut de velours dans le timbre et de souffle, pour rendre pleinement justice à son personnage... Enfin, son compatriote **Cody Quattlebaum** est sur tous les plans un Kurwenal sensationnel, tandis que les seconds rôles n'appellent aucun reproche.



Dernier triomphateur de la soirée, le chef britannique **Ben Glassberg**, directeur musical de la maison normande, qui donne le meilleur de lui-même à la tête d'une phalange de bout en bout admirable de cohésion et de clarté, avec des sonorités magnifiques. Tour à tour dramatique et nuancé, avec un rare souci du détail instrumental, Glassberg ménage un rapport parfait entre les voix et un orchestre somptueux mais jamais envahissant.

Une soirée que l'on n'est pas près d'oublier... et auquel le (petit) tiers de spectateurs ayant "tenu" jusqu'au bout des 5 heures de ce magistral spectacle a fait un triomphe debout !

CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts, le 18 juin 2024.WAGNER : **Tristan und Isolde**. D. Johansson, C. Filipcic, S. Cooke, N. Elsberg... Philippe Grandrieux / Ben Glassberg.

VIDEO : Teaser de « Tristan und Isolde » selon Philippe Grandrieux

23ème Festival OPÉRA DES LANDES 2024 (Soustons) : 15 > 25 juillet 2024. La Flûte enchantée, La Vie Parisienne, Les Quatre Saisons, Hommage à Maria Callas...

La 23ème édition du Festival Opéra des Landes arbore de chatoyantes couleurs, comme l'indique sur son affiche un papillon géant alla Mondrian... Fort du succès de son édition 2023, le Festival Opéra des Landes, selon le vœu de Yassine Benameur, son directeur artistique, célèbre en particulier la joie, la féerie, la célébration ...



Au programme cet été, **La Flûte Enchantée**, parmi les derniers ouvrages de Mozart, le plus onirique (16, 19, 21 juillet 2024 – solistes, Choeur et Orchestre Opéra de Landes sous la direction de Gaspard Brécourt / Mise en scène : Éric Perez) ; mais aussi, illustrant idéalement le désir

de légèreté et de fête, **La Vie Parisienne**, opérette / comédie musicale d'Offenbach (les 23 et 25 juillet 2024).

En complément, tout au long du festival, plusieurs concerts et récitals rythment la journée du festivalier : soirée lyrique des lauréat(e)s de **l'Académie Ravel** « Amours(s) désaccordé(es), Hahn, Delibes, Viardot, Bizet, le 15 juil ; concert des **Quatre Saisons de Vivaldi et de Piazzolla** (les 18 et 20 juil), récital lyrique autour de **l'Amour** (**Catalina Skinner**, mezzo-soprano / **Pierre-Yves Binard**, baryton, et le Quatuor à cordes Arnaga... le 22 juil) ; soirée **Choeurs d'opéras et d'opérette** (Beethoven, Donizetti, Offenbach, le 24 juil)...
En 2024, opéras et concerts composent un programme complet ; ne manquez pas non plus, l'hommage vibrant à **Maria Callas** (2024 permet de fêter son centenaire : récital « Vissi d'Arte », le 17 juil) : place à la joie et à l'émotion sous le ciel (étoilé) de Soustons.

Toutes les infos, les programmes, la billetterie en ligne sur le site du Festival **Opéra des Landes 2024 – du 15 au 25 juillet 2024** : <https://www.opera-des-landes.com/>



**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Opéra-Comique, le 17 juin
2024. LULLY : Armide. A. Bré,
C. Dubois, E. Crossley-**

Mercer, F. Valiquette... Lilo Baur / Christophe Rousset.

Après avoir donné l'*Armide* de Gluck (1777) il y a deux saisons, l'Opéra-Comique se penche cette fois sur la version (bien) antérieure (1686) de Jean-Baptiste Lully ([dont vous venons de chroniquer l'excellente version tout juste parue chez le label Château de Versailles Spectacles](#) – et vers laquelle nous renvoyons le lecteur pour l'analyse détaillée de l'ouvrage), sur le même livret de Philippe Quinault donc – et avec les mêmes chef (Christophe Rousset), orchestre (Les Talens lyriques), (certains des) chanteurs et une équipe technique identique, à commencer par la maîtresse d'oeuvre, la suisse Lilo Baur !



Las, si on ne peut que se réjouir sur tous les premiers points, nous avons encore moins été enthousiastes que la première fois quant au travail de Mme Baur, qui ne restera pas dans les annales de la maison parisienne qui nous réserve habituellement de bien meilleures surprises... Certes, les costumes (conçus par **Alain Blanchot**) sont (toujours) aussi élégants (mais très sobres et contemporains, après les fastes orientaux sur le Gluck...), les décors de **Bruno Lavenère** particulièrement esthétiques (ce même majestueux arbre mort qui trône, quasi le spectacle durant, au centre du plateau), et les éclairages de **Laurent Castaingt** s'avèrent toujours aussi étudiés et dramatiques – ce dont on ne pourra se plaindre dans une époque où la laideur est devenue vertu sur maintes scènes lyriques. Le problème est que le spectacle ne se met que rarement au service de l'action dramatique, et la direction d'acteurs se montre par trop "convenue" et plate (a contrario du chœur dont les inutiles et pitoyables contorsions

agacent encore plus !), dans un cadre dont la vocation reste purement décorative, et l'on s'ennuie la plupart du temps. Par bonheur, notre attention est néanmoins tenue "éveillée" grâce à la qualité des chanteurs choisis par Louis Langrée (qui a rendu un émouvant hommage, en préambule à la soirée, à la soprano belge Jodie Devos, tragiquement disparue la veille à l'âge de seulement 35 ans...) pour défendre la magnifique partition lulliste.

Au rôle-titre, la jeune mezzo française **Ambroisine Bré** lui offre son tempérament de feu (ah... son "Enfin, il est en ma puissance" !), mais en sachant nuancer, en plus de son superbe timbre, la solidité de son aigu autant que la largeur de ses graves, et enfin une grande séduction scénique, comme l'appelle ce personnage hors-norme qu'est la magicienne imaginée par Le Tasse ! Son Renaud n'est autre que le ténor normand **Cyrille Dubois**, qui force inutilement ses beaux moyens naturels dans son air d'entrée, mais qui ensuite séduit de bout en bout, grâce à son style impeccable : la diction, le style, l'expression, tout est ici admirable, sachant que le comédien n'est pas en reste non plus...



De leur côté, **Florie Valiquette** et **Apolline Raï-Westphal** prêtent leurs belles voix non seulement aux Allégories du Prologue (la Gloire pour la première et la Sagesse pour la seconde), mais aussi aux Suivantes d'Armide (Sidonie et Phénice), en encore

à d'autres personnages secondaires. **Edwin Crossley-Mercer** apporte au sombre personnage de Hidraot toute l'autorité requise, tandis qu'**Anas Séguin** compose un saisissant portrait de celui de La Haine. Toujours aussi excellent, quoi qu'il chante, **Enguerrand de Hys** enchante dans la double partie d'Artémidore et du Chevalier danois, avec son timbre de miel et une irréprochable diction dont on ne cesse de se délecter,

tandis que la basse **Lysandre Châlon** (Aronte puis Ubalde) est la révélation du spectacle, tant ce jeune chanteur impressionne de bout en bout grâce à un instrument peu commun en termes de puissance, beauté, projection et profondeur des graves. Signalons, enfin, la prestation remarquée d'**Abel Zamora**, de l'Académie de l'Opéra-Comique, très à l'aise dans la tessiture élevée de l'Amant fortuné.

Quant à la fosse, principale satisfaction de la soirée, elle brille de mille feux sous la battue de **Christophe Rousset**, qui fait un sort à la dernière tragédie lyrique du maître florentin, dont il est l'un des plus ardents et meilleurs défenseurs. Dès l'*Ouverture*, le ton est donné : sa direction musicale sonne souple, vivante et entraînante, et le discours avance si bien que les nombreux intermèdes de ballet donnent envie de bouger !

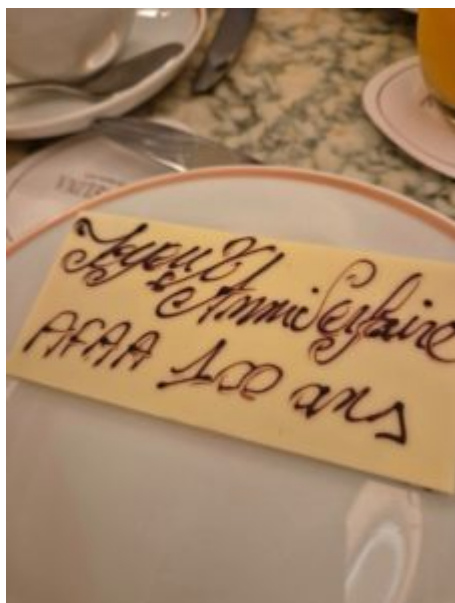
CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra-Comique, le 17 juin 2024. LULLY : Armide. A. Bré, C. Dubois, E. Crossley-Mercer, F. Valiquette... Lilo Baur / Christophe Rousset. Photos (c) Sophie Brion.

VIDEO : Teaser de « Armide » de Jean-Baptiste Lully sous la baguette de Christophe Rousset à l'Opéra-Comique

L'AFAA a 100 ans !

L'AFAA a 100 ANS !

C'est le 21 mars 1924 que l'AFAA a vu le jour à l'initiative de Messieurs Dandelot, Kiesgen et de Valmalète, directeurs de bureaux de concerts. Cette décision de fonder une Chambre Syndicale des Organismes de Concerts, Conférences, Spectacles sous les auspices du Syndicat Général du Commerce et de l'Industrie avait pour but principal d'assurer la défense de la profession et celle des artistes représentés par leurs agences. Il s'agissait également de garantir le sérieux et le professionnalisme de ses membres moyennant une charte de qualité et de sérieux. Ce sont les buts qui ont été et qui sont toujours poursuivis par la Chambre Syndicale des Agents Artistiques pour La Musique Classique rebaptisée il y a quelques années : Association Française des Agents Artistiques (AFAA).



Le bureau de l'AFAA se compose de quatre membres (Président, Vice-Président, Trésorier et Secrétaire Général) ; tous 4 sont des bénévoles. Aujourd'hui la grande majorité des agences françaises pour la Musique Classique sont membres de L'AFAA. En effet à ce jour nous comptons 38 membres dont cinq membres associés (agents français établis à l'étranger). Depuis la pandémie d'il y a 4 ans, nous avons également entrepris de mieux

faire connaître notre métier d'agent, profession mal connue et pas toujours bien considérée. D'autre part, nos liens se sont, dès le mois de mars 2020, encore plus resserrés afin de défendre nos artistes et nos agences avec une solidarité exemplaire qui nous a unis encore davantage et permis d'affronter toutes les difficultés ensemble, ce qui dans la conjoncture actuelle est toujours le cas.

L'AFAA travaille également avec les Associations d'Agents Internationales et Européennes, qu'en qualité de doyenne elle a souvent inspirées et desquelles nous sommes pour certains d'entre nous également membres. Le travail toujours en cours est considérable de même que pour nos collègues étrangers, à savoir que les agents et les artistes soient à nouveau mieux considérés et surtout plus écoutés, notamment par nos gouvernements respectifs. Il nous reste également et surtout à poursuivre un grand travail pour la requalification du statut des artistes, localement et internationalement ainsi que sur la refonte des contrats d'engagements qui se sont avérés remplis de failles ou de clauses abusives, en faisant respecter et en rappelant le droit du travail.



Pour conclure et en quelques mots, voici les fonctions d'un Agent Artistique évoluant dans le milieu de la Musique Classique et de l'Opéra : Il est le mandataire des artistes qu'il représente et agit en tant qu'intermédiaire entre l'artiste et les structures et salles de concerts. Il doit connaître les instruments et/ou les voix mais également le répertoire et avoir des connaissances artistiques et culturelles. Il doit savoir repérer les talents, lancer les carrières, conseiller et encadrer les artistes dans une confiance mutuelle, convaincre et trouver des engagements en proposant les artistes aux décideurs artistiques et aux responsables de casting, négocier des contrats, en assurer le suivi et gérer toutes les questions administratives et logistiques. Il faut donc être multifonction jongler entre l'artistique, le commercial, le juridique, la communication et parfois même avoir des notions de psychologie !

En sa qualité de Présidente depuis maintenant quelques années – ayant succédé à la Présidente d'Honneur Marie-Anne Pochet de

Valmalète, fille de l'un des fondateurs de l'AFAA -, **Mme Dominique Riber** a organisé un petit-déjeuner amical et convivial, ce mardi 18 juin (chez « Angelina », le fameux salon de thé parisien de la rue de Rivoli), pour fêter dignement ce 100ème Anniversaire de l'AFAA – avec un grand nombre de ses membres dont la Présidente d'Honneur **Marie-Anne de Valmalète**, mais aussi quelques acteurs de la scène musicale – comme le chef d'orchestre **Alexis Kossenko**, le chanteur **Eric Huchet**, représentant d'UNISSON, ou encore **Jean-Marc Bador** de l'Orchestre Philharmonique de Radio France, **Edouard Foure Caul-Futy** de la Philharmonie de Paris... ainsi que quelques journalistes !...

Longue vie à l'AFAA !!

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 15 juin 2024. SAINT-SAËNS / BERLIOZ. Orchestre National de LYON, Marie-Ange Nguci (piano), Nikolaj Szeps-Znaider (direction).

C'est en beauté que s'est conclue la saison 23/24 de l'Auditorium-Orchestre de Lyon, avec la formation symphonique "maison" que dirigeait son

directeur musical, le chef-violoniste danois
Nikolaj Szeps-Znaider – qui nous avait
enthousiasmés dans une bouleversante 9ème
Symphonie de Mahler, in loco, en mars dernier.



Comme tour de chauffe, le chef et la phalange lyonnaise offrent un court extrait du “*Ludus Pro Patrio*” (“La Nuit et l’Amour”) d’**Augusta Holmés**, très belle pièce symphonique qu’ils ont gravée récemment ensemble pour le label du Palazetto Bru Zane. C’est ensuite le plus roboratif *Concerto pour piano n°2* de **Camille Saint-Saëns** qui est donné à entendre, ici interprété par la pianiste française **Marie-Ange Nguci** – qui nous a, quant à elle, beaucoup impressionnés dans le *Concerto n°3* de Beethoven à Nantes en début de saison. Ce concerto est tout dédié à la virtuosité du soliste et exige de l’orchestre des qualités d’accompagnement à l’équilibre délicat et des moments chambristes d’une grande subtilité. Dès sa première et somptueuse intervention *solo*, Marie-Ange Nguci se montre magistrale : la puissance et l’élégance mêlées. Comme porté par cette excellence, le chef obtient de son

orchestre des accords pleins et expressifs avant de laisser le hautbois chanter avec le piano. Le tapis délicat des cordes, la subtilité des cors, subjugué le public par une fusion complète avec la pianiste. Puis le dialogue s'avère vivant, émouvant et éblouissant de vérité. Une pianiste, toutes oreilles ouvertes, et des musiciens d'orchestre laissant circuler cette musicalité partagée, stimulés de la délicate gestuelle de Szeps-Znaider. Particulièrement acclamée, la soliste offrira deux bis à un public conquis.

En seconde partie de soirée, place à ce qui est peut-être le cheval de bataille de la phalange lyonnaise : la *Symphonie fantastique* de **Hector Berlioz**. L'interprétation captive dès les premières mesures, grâce à des phrasés d'une subtilité exaltante, et des couleurs ciselées et variées. En architecte, le danois porte l'orchestre jusqu'à ses ultimes limites expressives, dévoilant une écoute dramatique d'autant plus juste que Berlioz précise, dans son fameux *avertissement* destiné au public, que la Symphonie a été conçue comme un *opéra* – et comme un théâtre émotionnel qui convoque le cœur, l'esprit, la passion et l'âme d'un être amoureux, possédé par une vision obsédante et vénéneuse. La clarté de l'approche séduit et saisit jusqu'au tumulte infernal du *sabbat* nocturne. Elle met en lumière le plan dramatique de cet "opéra symphonique" et l'extrême raffinement de son orchestration où tous les pupitres sont mis en avant sans exception : combinaisons de timbres spécifiques, solos éblouissants (notamment les bois), Berlioz jubile en une langue nouvelle et régénérée, qui porte désormais la marque de toute la génération romantique. Le chef ouvrage avec un tact exceptionnel chacun des épisodes de cette vie d'artiste marquée par l'impuissance, la solitude, et la folie. Tout va croissant sur un rythme diabolique dans le tableau final (la 5ème partie) : hallucinations, délire et fièvre, coups du destin (morsures et grimaces des bassons idéalement sardoniques), chef et musiciens font entendre un seul corps palpitant soumis à des saccades rythmiques convulsives, des

déformations monstrueuses et terrifiantes, en une course à l'abîme saisissante de vertiges et de secousses aiguës. **Nikolaj Szeps-Znaider** marque, sans appui et avec une grande clarté, chaque étape de cette descente aux enfers qui fait de la *nuît de Sabbat* le point ultime d'une chevauchée sans issue. Est-il besoin de préciser que c'est un triomphe ?...

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, le 15 juin 2024. SAINT-SAËNS / BERLIOZ. Orchestre National de LYON, Marie-Ange Nguci (piano), Nikolaj Szeps-Znaider (direction). Photos(c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Leonard Slatkin dirige un extrait de la "Symphonie fantastique" de Berlioz à la tête de l'Orchestre National de Lyon

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 16 juin 2024. TCHAIKOVSKY / BRUCKNER. Orchestre

Philharmonique de Monte-Carlo, Pablo Ferrandez (violoncelle), Kazuki Yamada (direction).

C'est sur un éclatant succès que s'achève la saison 23/24 de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, [tandis que la saison 24/25, annoncée la veille](#), donne tout simplement le tournis, car c'est à nouveau les plus grands solistes et chefs de la planète qui viendront régaler le public monégasque – à l'instar de Martha Argerich, Anne-Sophie Mutter, Hélène Grimaud, Krystian Zimerman, Nathalie Stutzmann, Daniel Lozakovich, Charles Dutoit, Grigory Sokolov, Julia Fischer, Leif Ove Andsnes, Arcadi Volodos, Bertrand de Billy, Isabelle Faust... n'en jetez plus !



Pour l'heure, c'est le violoncelliste espagnol **Pablo Ferrandez** qui était invité sur le "Rocher" pour une interprétation des *"Variations sur un thème rococo"* op. 23 de **Piotr Illitch Tchaïkovsky**, au côté de la magistrale 5ème *Symphonie* d'**Anton Bruckner**. Dans cette brillante composition, Tchaïkovski marque son attachement au style galant du XVIII^e siècle, en construisant autour d'un thème classique plein de grâce un ensemble de variations. Le prodige espagnol nous en livre une lecture immédiatement convaincante où le lyrisme poignant impressionne autant que la virtuosité sans faille de la cadence acrobatique. Mais le grand moment de cette première soirée restera indiscutablement la grandiose interprétation de la *Symphonie n° 5* de Bruckner par *Maestro Yamada* et "son" **Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** – qu'il dirige (musicalement et artistiquement) depuis neuf saisons maintenant !

Et le moins que l'on puisse dire, c'est que Yamada ne laisse pas l'auditeur se reposer dans le flux luxueux du son brucknérien, comme certains de ses confrères ne se privent pas

de faire, et avec lui... la musique avance, poussée par une énergie intraitable ! Ce n'est pas une affaire de *tempo*, car le minutage indique une interprétation plutôt lente (près de 80 minutes...), mais à l'oreille il n'est pas question de lenteur, tant cette énergie seconde constamment le discours. Les *pizzicati* du deuxième mouvement sonnent autant mystérieux que déterminés, et le *tempo* lent du mouvement n'a pas ici grand-chose à voir avec la contemplation, mais plutôt la dureté de l'inéluctable. Il y a dans toute la symphonie une cohérence du propos qui appelle le respect, et cette détermination ne se montre toutefois jamais comme une manière de brutaliser la partition. Yamada, au contraire, laisse la musique respirer chaque fois qu'il le faut, et il sait faire évoluer la perspective pour éviter toute monotonie. Ce Bruckner qui ne cherche pas à être "agréable" s'avère admirable, et le **Philharmonique de Monte-Carlo** se met avec tous ses talents – ici notamment le hautbois de **Matthieu Petitjean** – au service de cette vision du chef d'oeuvre brucknérien magistralement maîtrisée. *Bravo !*

Et si la saison 23/24 est finie, l'OPMC n'est pour autant en vacances, car ce ne sont pas moins de 6 concerts qu'il donneront – [dans le cadre du festival d'été « Concerts au Palais Princier »](#) -, entre le 11 juillet et le 8 août (nous y reviendrons...) !

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 16 juin 2024. TCHAIKOVSKY / BRUCKNER. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Pablo Ferrandez (violoncelle), Kazuki Yamada (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Christian Thielemann dirige la Symphonie n°5 d'Anton Bruckner

**CRITIQUE, opéra. AVIGNON,
Opéra Grand Avignon, les 14
juin 2024. MOUSSORGSKY :
Boris Godounov. L. Batinic,
F. Rougier, N. Guliasvili,
A. Teliga... Jean-Romain
Vesperini / Dmitry Sinkovsky.**

On avait connu le chanteur/violoniste Dmitry Sinkovsky contre-ténor et violoniste (baroque), et voilà que l'on retrouve le caméléon russe comme chef d'orchestre, cette fois, à l'Opéra Grand Avignon – où le perspicace Frédéric Roels l'a engagé pour diriger cette production de *Boris Godounov* de Modest Moussorgski (dans sa première mouture de 1869 en 7 tableaux, donnée sans entracte et s'achevant sur l'agonie du héros, c'est-à-dire sur les raucités bizarres de ce premier jet, la plus proche du drame de Pouchkine...), dans une mise en scène signée par

Jean-Romain Vesperini, dont on se souvient du travail sur le Dante de Benjamin Godard à l'Opéra de Saint-Etienne, il y a quelques saisons de cela.



Dans cette coproduction avec l'Opéra de Monte-Carlo, le metteur en scène français a fait le choix de morceler en deux l'espace scénique (décors signés par **Bruno de Lavenère**), avec une partie haute qui correspond à celle du pouvoir (Boris, les Boyards), et une basse où officie le peuple/le chœur. Une division de l'espace qui se veut également isolement psychique du héros, comme dans la première scène où Boris apparaît seul et pensif sur son trône, ou durant la scène de son hallucination où l'immense icône du christ en majesté disparaît derrière des zébrures sanguinolentes (images vidéo d'**Etienne Guiol**), la marque du crime de sang qui ronge jusqu'à son agonie finale le Tsar infanticide. Pour le reste, ainsi

découpé en sept tableaux, l'ouvrage quitte la trame épique chère aux opéras historiques du XIXe siècle pour plonger les spectateurs dans l'immémoriale histoire de la Russie, en gagnant le prodigieux statut de livre iconique. Au crédit du spectacle et des fastueuses images qu'il engendre (une mention au passage pour les somptueux costumes d'**Alain Blanchot** !), il faudra mettre celui d'une fine direction d'acteurs, particulièrement fouillée en ce qui concerne le rôle-titre, et une aptitude à manier les grandes foules, ce qui n'est pas tâche si facile sur le plateau provençal, qui n'est pas celui de Bastille ou même Montpellier.



Au centre de la production, le Boris du baryton-basse croate **Luciano Batinic**. Avec un timbre moins sombre que de coutume dans cet emploi, il ne se montre pas moins impressionnant par l'intensité de sa présence, que par sa concentration intérieure qui fait bien du monologue du II la clé de voûte de la partition. On gardera en souvenir la dernière image où le Tsar agonisant sur le sol se voit couvrir par la foule de fleurs et de terre... Face à lui, la basse géorgienne **Nika Guliashvili** a maille à partir avec la tessiture parfois haute du personnage de Pimène, alors que le registre grave s'avère sonore à souhait. La troisième basse de la production, l'ukrainien **Alexander Teliga**, est en revanche tout à fait à sa place dans la partie de Varlaam, en parfait accord avec la vocalité de son truculent personnage. En Grigori, le ténor **François Rougier** impressionne, et la voix s'est bien développée depuis la dernière fois que nous l'avions entendu, en plus de posséder toute la fougue requise par son personnage. Le Chouïski du ténor croate **Kresimir Spicer** pose un cas de conscience, car si la voix est de toute beauté et d'une incroyable puissance, elle n'a rien du caractère insidieux et inquiétant pour rendre pleinement justice à cette figure, et

il est plus crédible dans celle de Missaïl, personnage qu'il incarne également, avec cette respiration comique qui lui sied (au sein de ce sombre récit). De son côté, **Blaise Rantaonina** incarne un bouleversant Innocent, alors que la partition originale redonne tout son intérêt à Shchelkalov, un **Jean-François Barron** tout d'énergie brute. La mezzo française **Estelle Bobey** est tout à fait crédible avec son Fiodor svelte (malgré un manque de projection vocale qui s'amplifiera avec le temps), tandis que la jeune **Lysa Menu** est la plus touchante des Xenia. *Last but not least*, l'excellente mezzo russe **Svetalana Lifar** offre de sensuelles et opulentes répliques dans son double rôle de La Nourrice et de L'Aubergiste ! Un mot, enfin, sur le **Chœur de l'Opéra Grand-Avignon**, qui réussit un parcours sans faute, remarquablement préparé qu'il est par **Alan Woodbridge**.

Ce superbe travail d'équipe, qui ne pouvait s'accommoder du pittoresque de l'acte polonais, justement écarté, sort encore renforcé par le choix des verdeurs de l'orchestration originale comme de la direction incisive, toujours d'une tension extrême, de **Dmitry Sinovsky**, décidément "au top" dans tous les domaines, surtout que l'**Orchestre National Avignon-Provence** donne le meilleur de lui-même ce soir... La réussite de la soirée repose en grande partie sur leurs épaules !

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, les 14 juin 2024. MOUSSORGSKY : Boris Godounov. L. Batinic, F. Rougier, N. Guliashvili, A. Teliga... Jean-Romain Vesperini / Dmitry Sinkovsky. Photos (c) Cédric Delestrade.

VIDEO : Boris Godounov selon Jean-Romain Vesperini à l'Opéra de Monte-Carlo

.

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique d'Istanbul (concert de clôture), Auditorium de l'IS Bank Tower, le 13 juin 2024. Récital de Kathia Buniatishvili (piano).

Après avoir assisté à son concert d'ouverture ([le 21 mai, avec la jeune pianiste turque Ilyun Bürkev](#)), c'est au concert de clôture du 52ème Festival de Musique d'Istanbul que nous avons eu la chance d'assister, le récital d'une autre pianiste, l'une des plus médiatisées et célébrées de notre temps : la pianiste franco-géorgienne
Khatia Buniatishvili !



Prévu le 1er juin, mais reporté au 13 après avoir été annulé en raison de l'état de santé de la pianiste, le concert n'a pas eu lieu dans le magnifique Opéra d'Istanbul (intégré à l'Atatürk Kültür Merkezi où nous avons assisté, la veille, [à une version chorégraphique de "Carmina Burana" dans le cadre d'un autre festival, lyrique et chorégraphique celui-là](#), ayant lieu au même moment à Istanbul...), mais à l'**Auditorium de l'IS Bank Tower**, l'un des plus hauts gratte-ciel de la mégapole turque, dans le quartier de Levent, un peu en marge du centre historique. L'Auditorium ressemble étrangement à celui qu'abrite la Principauté monégasque, le fameux Auditorium Rainier III, tant par son architecture intérieure que par sa capacité d'accueil en termes de places. La star du piano arrive dans une magnifique robe-fourreau noire, moins "décolletée" que de coutume cependant, et semble vraiment

heureuse de jouer devant un public stambouliote auquel elle avait fait faux-bond deux semaines plus tôt.

Et c'est un programme très éclectique qu'elle propose, de **Satie** à **Liszt**, en passant par **Bach**, **Chopin** ou **Beethoven**, enchaînant toutes les pièces sans presque marquer de pause, sans entracte non plus, et sans qu'aucun applaudissement du public ne vienne entrecouper les différents ouvrages retenus ici. C'est par la Première des 3 *Gymnopédies* d'**Erik Satie** qu'elle débute son mini-marathon pianistique, comme c'est quasi une habitude chez elle de commencer ses récitals avec ce compositeur qu'elle affectionne tout particulièrement. Le mouvement "lent et douloureux" qu'indique la pièce permet de plonger le public dans une sorte de léthargie agréable, poursuivie par le *Prélude N°4* de Chopin, les deux pièces distillant une poésie inouïe, presque éthérée. Buniatishvili joue les deux morceaux comme deux supplications, murmurées et pleines de douceur.

Puis elle s'attaque au plus "gros" morceau de son récital, la célébrissime *Sonate "Appassionata"* de **Ludwig van Beethoven**. Le souffle de l'inspiration est reconnaissable, chez cette artiste assez inclassable et touche-à-tout. De façon fort pertinente, elle privilégie ici le geste à la mélodie, et le grand angle au gros plan : le thème du premier mouvement se fait vrombissement d'accords, ou celui du finale, cavalcade anxieuse. La dramaturgie de la sonate semble ainsi obéir à un décret supérieur, ou à une implacable nécessité ; et c'est au prix parfois, reconnaissons-le, d'une certaine brutalité, manifestée par des à-coups un peu trop rudes. Dans l'*Andante* central, on admire son soin du détail, surtout dans la première variation du thème, où Beethoven a félonnement multiplié les soupirs : intelligemment fidèle au texte, la pianiste trouve une qualité de timbre qui ne nuit nullement à la continuité de la ligne mélodique.



Après Beethoven, Bach, dans un arrangement de la *Suite orchestrale N°3* par la pianiste elle-même, tout en légèreté, finesse et grâce, conduite pensée et pesée des voix, *tempo* mesuré, nuances subtilement amenées... tout ceci fait montre d'un art de jouer du piano en vraie *Maestra*, que corroborer ensuite un poignant et mélancolique *Ständchen* extrait du *Schwanengesang* de Schubert. Une Mazurka de Chopin – suivie par les Barricades mystérieuses de **Couperin** – plus tard, c'est à nouveau au *Kantor* de Leipzig qu'elle revient avec à nouveau une transcription (de Liszt cette fois...) du *Prélude et Fugue pour Orgue* en La mineur, où son toucher incontestablement peaufiné, et sa sensibilité distillée l'impose comme une des grandes interprètes de Bach. Elle reste ensuite, et pour finir, avec **Franz Liszt**, l'un de ses autres compositeurs fétiches, dont elle interprète tour à tour la *Consolation N°3* et la *Rhapsodie Hongroise N°6*, deux morceaux, qui résument en a trois minutes d'intervalles le style et le tempérament de cette pianiste. Car son jeu n'est pas plus en demi-teinte que ses programmes tant elle n'hésite pas à dilater dynamique et tempo avec une maîtrise époustouflante. Quitte à parfois donner l'impression, un peu simpliste, qu'il n'existe que deux nuances de tempo, le plus lent possible et le plus vite possible. Ainsi nous fait-elle passer le plus souvent d'un noble et prenant *lento* à un *presto* avec une urgence haletante qui sacrifie parfois au passage la lisibilité de la ligne musicale au profit de l'impact de la virtuosité. Dans les passages lents du premier morceau, elle fait preuve d'un toucher subtil et d'une conduite du discours irréprochable, réussissant l'ardu défi de ralentir à ce point le tempo sans jamais désagréger la phrase musicale. Dans les passages rapides de la deuxième, elle semble avoir dix doigts à chaque main tant les notes s'enchaînent avec une facilité déconcertante tout en demeurant, là aussi, admirablement

phrasés. Enfin, dans les passages les plus puissants et fiévreux, elle fait preuve d'un engagement et d'une fougue de feu, brûlant le clavier sous ses doigts, et si le tempo va parfois trop loin pour la clarté musicale, la maîtrise de la sonorité reste sans défaut.

Emportée par sa générosité – et la standing ovation que lui réserve le public stambouliote à l'issue de la dernière pièce ! – elle lui offre deux bis, d'abord une échevelée interprétation de la *Grande Polonaise brillante* de Chopin, avant une délicate et très *jazzy* version de "La Javanaise" de Serge Gainsbourg, qui finit d'emporter l'audience. Si la pianiste géorgienne possède des détracteurs, voilà en tout cas une pianiste qui ne laisse jamais indifférent, et dont les prestations, d'un niveau pianistique époustouflant, sont pour nous à chaque fois des heures jouissives!

CRITIQUE, festival. ISTANBUL : 52ème Festival de Musique Classique d'Istanbul (concert de clôture), Auditorium de l'IS Bank Tower, le 13 juin 2024. Récital de Kathia Buniatishvili (piano). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Kathia Buniatishvili interprète le « 3ème Impromptu » de Franz Schubert